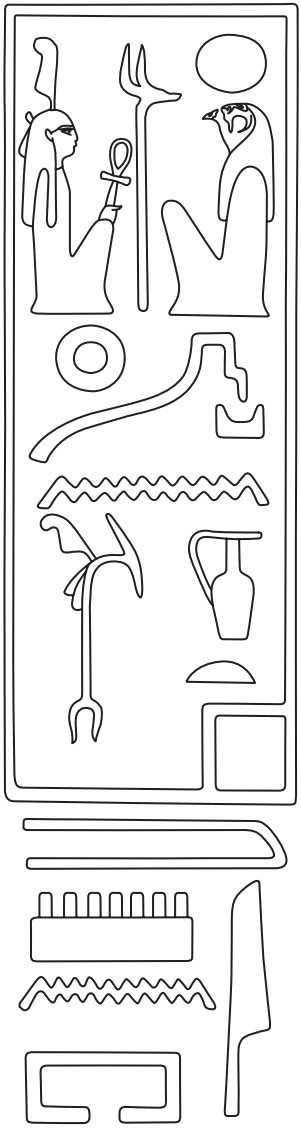


MEMNONIA

BULLETIN ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU RAMESSEUM



XIX-2008



Le Bulletin *MEMNONIA* traite, en priorité, des études et recherches effectuées sur le temple de Ramsès II longtemps désigné sous l'appellation de *Memnonium*. Périodique annuel d'archéologie et d'histoire régionales, il contient également des études spécifiquement consacrées à Thèbes-Ouest, aire géographique connue sous le nom de *Memnonia* à l'époque gréco-romaine. Financé et édité par l'Association pour la Sauvegarde du Ramesseum, il est adressé gratuitement aux Membres d'honneur, aux Membres donateurs, bienfaiteurs et titulaires.

Fondateur et directeur de la publication : Christian LEBLANC

Comité de Lecture : Jean-Claude Goyon, Hélène Guichard, Christian Leblanc, Guy Lecuyot, Anne-Marie Loyrette, André Macke, Monique Nelson, Angelo Sesana, Isabelle Simoes-Halfants, Gihane Zaki.

Les manuscrits des contributions au Bulletin doivent être envoyés directement au siège social de l'Association, avant le 1^{er} mars de l'année en cours. Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Adresse du site web du Ministère de la Culture [Les monuments d'éternité de Ramsès II] :
<http://www.culture.fr/culture/arcnat/thebes/fr/index.html>

Adresse du site web de l'Association pour la Sauvegarde du Ramesseum : <http://www.asrweb.org>

Le volume XIX des *Memnonia* [2008] a été imprimé au Caire par PRINTOGRAPH
29 Al-Moarekh Mohamed Refaat – El-Nozha el Gedida, Le Caire.
ISSN 1110-4910. Dépôt légal n° 796/2008
Dar El-Kûtub. Le Caire. République Arabe d'Égypte.

© Toute reproduction intégrale ou partielle destinée à une utilisation collective et faite par quelque procédé que ce soit, est interdite. Elle constituerait une contre-façon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

KARNAK. LA TRANSITION ENTRE PASSÉ PHARAONIQUE ET PRÉSENT MYTHIQUE [Pl. XXXVII-XLI]

Gihane ZAKI *

En novembre 2008, souhaitant étudier la porte de Thot située dans le quartier nord de Karnak ⁽¹⁾, je me suis rendue sur place pour identifier plus précisément cet édifice et vérifier si des blocs en provenant, se trouvaient dispersés dans les environs. Le raïs Mahmoud Farouk ⁽²⁾ qui m'accompagnait durant cette reconnaissance archéologique, me confia en chemin, quelques souvenirs d'enfance que je jugeais intéressants de consigner, car ils appartiennent à ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom d'«héritage immatériel» ⁽³⁾.

Le raïs Mahmoud me raconta que dans son jeune âge, lorsqu'il était en compagnie de ses amis du village, tous se réjouissaient de voir tomber la pluie sur Louqsor. Selon la tradition, j'apprenais alors qu'après une averse,

* Gihane ZAKI est docteur en égyptologie de l'Université de Lyon II-Louis Lumière, et représente à l'UNESCO, le Secrétaire Général du Conseil Suprême des Antiquités de l'Égypte. Professeur d'égyptologie, elle est également chargée de mission CNRS/CSA à Thèbes.

Je remercie vivement le Dr. Christian Leblanc pour l'aide qu'il m'a prodiguée au cours de l'élaboration de cette série d'articles sur les survivances de l'Égypte pharaonique à travers les contes et légendes de l'Égypte médiévale et contemporaine. Mes remerciements s'adressent également au Pr. Fayza Heikal, qui a relu et corrigé cet article, ainsi qu'au Dr. Fathy Hassanein qui a bien voulu revoir la traduction d'un passage de l'ouvrage d'Al-Sharif Abu Ga'far Al-Idrissi.

⁽¹⁾ Cf. G. Zaki et M. Boraik «Rapport préliminaire des fouilles de la porte de Thot au Nord de Karnak» dans *Les Cahiers de Karnak* n°13 (à paraître) ; G. Zaki, «La porte de Thot dans le quartier nord de Karnak», *BIFAO* 109, 2009 (à paraître).

⁽²⁾ Le raïs Mahmoud Farouk est l'un des membres de la célèbre famille Farouk, très connue dans la région. En effet, sur plusieurs générations, grand-père, père et fils se sont spécialisés dans la gestion des fouilles archéologiques auprès des missions étrangères et égyptiennes.

⁽³⁾ Concernant l'héritage immatériel : cf. D. Bumbaru, «Patrimoine matériel et immatériel - devoir et plaisir de mémoire» *Nouvelles de l'ICOMOS*, n°1, Paris 2000, pp. 26-27 ; F. Leblanc, «Le patrimoine culturel intangible» dans *ICOMOS Canada Bulletin*, n° 2, Ottawa, 1993, pp. 59-60. Voir également le site de l'UNESCO consacré au patrimoine immatériel : <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001307/130784f.pdf> (français). Plus récemment, cf. L. Smith et N. Akagawa, 2008, *Intangible Heritage*, London, Routledge (www.routledge.org).

le vaste champ de ruines de Karnak, — et plus particulièrement la partie septentrionale que nous traversons —, regorgeait de «trésors»⁽⁴⁾.

Les enfants, excités par le phénomène qui venait de se produire, y couraient en tous sens, pour récupérer tout ce qui émergeait à la surface du sol. D'après mon guide, tous s'amusaient à recueillir des fragments de céramique, des pièces de monnaies ou d'autres menus objets, allant parfois jusqu'à faire un trou à l'endroit d'une trouvaille croyant qu'elle annonçait un «trésor» bien plus important ! Sans doute est-ce à la suite du même comportement venant d'enfants — et peut-être même aussi d'adultes —, que le site d'«Aton-le-Resplendissant», vaste résidence royale d'Amenhotep III établie sur la rive gauche de Thèbes, fut appelé, à l'époque arabe, *Al-Malqatta*, «l'endroit où l'on vient ramasser»⁽⁵⁾. On peut imaginer que si le site a conservé jusqu'à présent ce nom, c'est qu'il a livré, lui aussi, bien des vestiges ou reliques provenant des palais, des maisons et des ateliers, qui firent sans doute le bonheur de tous ceux qui, après la pluie, parcouraient l'étendue des ruines.

Au cours de notre cheminement, le raïs Mahmoud m'invita à rencontrer une centenaire du village d'*Al-Hassasna*, proche du temple. L'entretien avec cette vieille femme fut passionnant, car cela montrait, une fois de plus, combien de permanences ou persistances culturelles étaient encore bien ancrées dans la population de l'Égypte profonde.

Certains des contes et légendes du village de Karnak et de son voisinage immédiat ont été rassemblés et publiés à l'aube du XX^{ème} siècle, par G. Maspero⁽⁶⁾ et G. Legrain⁽⁷⁾ qui, à l'époque, dirigeaient les travaux sur ce site archéologique. Plus tard, des spécialistes égyptiens, comme Mohamed

⁽⁴⁾ Entendons par là, les tessons et autres petits objets que la pluie fait apparaître, en nettoyant la surface du sol.

⁽⁵⁾ Ch. Leblanc m'a aimablement éclairci sur l'étymologie de ce toponyme, associée à une pratique qui semble encore courante en Haute-Égypte. Voir également, à ce sujet : Th. Babled, «Les grands projets d'Aménophis III sur la rive occidentale de Thèbes : du contexte originel à la situation contemporaine», *Memnonia* IV/V, 1994, p. 131 et n. 1, p. 143.

⁽⁶⁾ G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. Les origines. Égypte & Chaldée*, Paris 1895.

⁽⁷⁾ G. Legrain, *Louqsor sans les pharaons. Légendes et chansons populaires de la Haute Égypte*, Bruxelles et Paris 1914.

Ghaleb ⁽⁸⁾ et récemment Okasha El-Daly ⁽⁹⁾ s'intéressèrent également aux survivances des mœurs et des traditions de l'Égypte ancienne

Dans sa publication parue en 1914, *Louqsor sans les pharaons*, l'architecte français G. Legrain, traita un sujet alors atypique : celui des légendes racontées par ses ouvriers de Karnak et de la vie qui, quotidiennement, animait ce lieu magique. L'auteur réfléchissait souvent sur ce qui lui était rapporté, mais bien des détails restèrent cependant pour lui, incompréhensibles. Deux des histoires qui figurent dans son ouvrage ont attiré mon attention et suscité ma curiosité. C'est la raison pour laquelle je les ai reprises dans cet article, en tentant d'apporter les réponses aux questions, qu'un siècle auparavant, se posait G. Legrain.

SAMANGOUMA, LA GÉANTE CACHÉE DANS L'AKHMENOU DE KARNAK ⁽¹⁰⁾

La première de ces légendes est celle que nous laisse entrevoir Guirguis, menuisier qui travaillait alors au sein de la Mission française, chargée des opérations de consolidation et de restauration des monuments de Karnak. Dans son ouvrage cité plus haut, G. Legrain nous relate qu'un jour :

«Girghis, le menuisier, portant deux scies et une (h)erminette, sortait du monument que, à l'est du grand temple de Karnak, Thoutmosis III dédia à son double royal.

— *D'où viens-tu ? lui demandai-je.*

— De la *Beit es-sarangouma*, où j'avais à faire un gabarit pour les maçons qui y travaillent.

N'ayant jamais jusqu'alors entendu parler d'aucune maison de Sarangouma, je questionnai de nouveau Girghis.

⁽⁸⁾ M. Ghaleb, *Les survivances de l'Égypte antique dans le folklore égyptien moderne*, Paris, 1929.

⁽⁹⁾ O. El-Daly, *Egyptology : The Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writings*, London, 2005.

⁽¹⁰⁾ Cl. Traunecker et J.-Cl. Golvin, *Karnak. Résurrection d'un site*, Paris 1984, pp. 102-108 ; C. Vandersleyen, *L'Égypte et la vallée du Nil*, II, Paris 1995, pp. 271-318. Sur cet édifice, voir également : J.-F. Carlotti, *L'Akh-menou de Thoutmosis III à Karnak* (2 vol.), Éd. Recherche sur les Civilisations, Paris 2001.

— Où est cette maison ?

— Là où sont occupés les maçons et les ouvriers.

Et notre menuisier me désignait l'édifice de Thoutmosis III.

Girghis, qui habite Louqsor, n'en savait davantage ; c'était donc aux indigènes de Karnak à me fournir l'explication de ce que je venais d'apprendre. Je m'enquis auprès d'eux.

C'est rarement et avec maintes réticences que nos gens se décident à raconter leurs vieilles légendes. Beaucoup d'entre elles demeurent encore inconnues de nous et sont celées d'autant plus jalousement que presque toujours des indications de trésors fabuleux y sont renfermées. Nos jeunes ouvriers déclarent tout ignorer pour la bonne raison qu'ils ne veulent livrer à autrui le secret traditionnel qui, peut-être, s'il plaît à Dieu, miraculeusement, les enrichira quelque jour» (G. Legrain, Louqsor, pp. 100-101).

Il est vrai qu'en lisant ces lignes, la réaction presque spontanée qui s'impose, est de vouloir deviner dans le nom de *Sarangouma* ou *Samangouma* ⁽¹¹⁾ une origine pharaonique pouvant correspondre à l'identité d'une reine, voire d'un pharaon. Cette tentation resta cependant vaine pour G. Legrain :

«J'ai déjà signalé ailleurs, quelques souverains inédits ou peu connus de l'ancienne Egypte en tâchant de les classer vaille que vaille. La reine Sarangouma me semble aujourd'hui de trop haute stature pour pouvoir être logée commodément dans l'histoire et, jusqu'à plus ample informé, je la laisserai dans sa maison de Karnak et dans la légende». (G. Legrain, Louqsor, p. 102).

Pourtant, une lecture de la légende mise en parallèle avec des événements qui se déroulèrent il y a fort longtemps dans Karnak, semble pouvoir apporter d'intéressants indices sur l'origine du nom, voire sur la forte personnalité de l'héroïne qui le porte.

D'abord, on retiendra la taille de cette reine, décrite comme une géante selon la tradition orale dont G. Legrain, à partir du récit de Guirguis, se fait le conteur :

⁽¹¹⁾ Selon les versions, la reine est désignée sous le nom de *Samangouma* ou *Sarangouma*, sachant que dans le *Saïd*, la lettre «m» se confond avec la lettre «r».

«Jadis la reine Berthe filait sa quenouille : Sarangouma faisait de même, mais, géante parmi les géantes de la fable, elle avait comme fuseau, la haute et belle colonne de Taharqa. Un beau jour, elle le laissa tomber tout droit dans la grande cour du temple et s'en fut dans sa demeure. C'est pour cette raison que les habitants de Karnak appellent aujourd'hui «maghzil» (i.e. fuseau) la colonne du roi éthiopien. Demandez à Akachah ce qu'est le grand obélisque d'Hatshepsout mesurant près de trente mètres de hauteur : «C'est, vous dira-t-il, le car(r)elet dont la reine Sarangouma se servait autrefois pour coudre les nattes et les corbeilles où mettre la laine filée par elle». (G. Legrain, *Louqsor*, pp. 101-102).

Géante, elle ne pouvait que l'être, si la légende, sans doute magnifiée avec le temps, rapporte en effet que son fuseau n'était autre que la colonne de Taharqa et son carrelet — grosse aiguille à pointe quadrangulaire dont se servent surtout les bourreliers —, le seul grand obélisque d'Hatshepsout qui se dresse encore dans l'enceinte du temple d'Amon.

Mais, c'est sans doute le nom attribué à cette reine qui peut surprendre et qui demande à être décrypté. Or, sur ce point, il nous paraît utile de suivre les savants de Bonaparte qui, lors de l'Expédition d'Égypte, s'arrêtèrent à Thèbes et découvrirent l'univers de Karnak. Subjugués par les majestueuses constructions qui parsemaient le site et par la mystérieuse atmosphère qui émanait des lieux, ils prirent des guides locaux pour leur expliquer ces imposantes ruines. Probablement, est-ce durant l'une de ces promenades, qu'ils visitèrent l'*Akhmenou* (cf. Pl. XXXVII), immense édifice très tôt transformé en église, mais qui avait conservé un splendide plafond bleu ponctué d'étoiles dorées. Pour décrire ce monument dans lequel subsistaient de si belles couleurs, les guides indigènes évoquaient volontiers la salle du «*samaa bel nogoum*» ou la salle «*du ciel aux étoiles*»⁽¹²⁾. Force est de constater que la confusion qui s'est produite lors de la réception de l'information par les savants français semblerait être le point de départ de cette légende tissée autour de la soi-disant reine «Samangouma», phonétisation latine, et quelque peu déformée, du nom arabe de la dite salle.

⁽¹²⁾ À l'arrivée des Arabes sur ces lieux antiques, leur émerveillement fut à l'origine des noms descriptifs donnés aux différents monuments qu'ils découvraient. Par exemple, *Al-Oksour*, nom attribué par eux au temple de Louqsor (et par extension à la ville), vient du fait que cet édifice ressemblait aux châteaux de Mésopotamie. Le domaine d'Amon-Rê, à Karnak, avec ses enceintes massives a été interprété comme un château fortifié, d'où le nom de *Khawarnak* qui le désigna. Probablement est-ce aussi en raison de ses particularités décoratives, que l'*Akhmenou* devint «le ciel aux étoiles». Je remercie M. Luc Gabolde pour les discussions intéressantes que nous avons pu échanger autour de ce sujet.

Dès lors, on peut penser que, de part et d'autre, le handicap de la langue alimenta l'imaginaire, en transformant l'identité du lieu en une légende extraordinaire : les autochtones, parlant de *Samangouma*, faisaient allusion au nom donné à l'*Akhmenou*, tandis que les Français pensaient que les Arabes désignaient par là, une reine qui aurait séjourné dans ce bâtiment. Ce «dialogue de sourds» alla bon train, si bien qu'un jour les habitants de Karnak crurent que les savants étrangers étaient en quête d'une souveraine ayant probablement habité l'édifice. Ainsi l'*Akhmenou* devint *al-Beit* (la maison) de *Samangouma*, puis peu à peu, *al-Beit* de la reine *Samangouma*.

Il est vrai qu'au fil des années, plusieurs facteurs ont dû participer à l'élaboration de la légende, voire à son développement. D'abord, les traces de saints coptes relevées lors de la restauration de la salle, au niveau des colonnes et des chapiteaux, ont très probablement influencé l'iconographie comme la taille de la dite «reine». En effet, on sait que l'*Akhmenou* ou «salle des fêtes de Thoutmosis III» fut l'un des premiers réduits du Christianisme dans la cité sainte d'Amon. Une église y avait pris place et, oblitérés par une couche de stuc, les reliefs pharaoniques avaient été remplacés par d'imposantes images coptes (cf. fig. 1). Sur les colonnes, hautes de quelques mètres, le corps des saints se détachait en peinture sur les fûts, leur visage se trouvant au niveau des chapiteaux. Par leur apparence ainsi magnifiée, on peut imaginer qu'il fut tentant de faire de l'un de ces vénérables personnages, la fameuse *Samangouma*, reine géante dont le château ne pouvait se trouver que dans cette vaste salle.



Fig. 1 — Figure de saint copte reproduite dans l'*Akhmenou*, lors de sa transformation en église.
[Dessin d'après H. Munier et M. Pillet, *Revue de l'Égypte ancienne*, II, 1929].

On lui associa sans doute très vite la colonne de Taharqa (cf. Pl. XXXVIII), grande curiosité des premiers explorateurs de Karnak et surtout des Maghrébins qui croyaient que ce support en pierre pouvait se transformer en métal précieux si l'on connaissait la formule ⁽¹³⁾. Au X^{ème} siècle, on sait qu'il y eut en Égypte une arrivée massive de ces étrangers férus de magie, dont beaucoup s'installèrent dans le Saïd, et contribuèrent certainement, au contact de ce terreau fertile que représentaient les impressionnantes ruines de Thèbes, à forger ce type de légende. Leur réputation de «médiums», voire le plus souvent de charlatans, a même survécu jusqu'au XIX^{ème} siècle, ainsi que le rappelle G. Maspero :

«Il n'y a pas d'année qu'un Moghrebin, un homme de Tunis, d'Alger ou du Maroc, ne vienne ici tenter l'aventure. Il surgit au jour et à l'heure que ses livres lui ont indiqués, dessine le cercle, allume les parfums, marmotte les invocations. Les fellahs prétendent que beaucoup échouent à ce jeu, mais ceux qui y réussissent s'y enrichissent pour le restant de leurs jours». (G. Maspero, *Le Livre des trésors enfouis*, 1910).

Et que confirme également G. Legrain :

«Le [Maugrabin] laisse entendre qu'il possède un grimoire qui permettra à quiconque lui avancera la forte somme de trouver, grâce à lui, un trésor incomparable. Et chaque année, quelque niais se laisse prendre à l'appât, va chercher dans sa cachette les pièces d'or qu'il a patiemment économisées, et, même, emprunte aux usuriers ce qui lui est nécessaire pour parfaire la somme exigée à l'avance. Une fois nanti, le Maugrabin disparaît et jamais, que je sache, nul à Karnak, ne s'est enrichi de ce fait». (G. Legrain, *Louqsor*, pp. 106-107).

Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, c'est donc sans doute ainsi, en raison de l'observation particulière dont elle avait fait l'objet depuis si longtemps, que la colonne de Taharqa, fut comparée pour ne pas dire identifiée à un gigantesque *maghzal* (ou fuseau), qui devint dès lors l'un des principaux attributs de *Samangouma*. Aujourd'hui encore, ainsi que j'ai pu le constater en me rendant dans le village d'*Al-Hassasna*, dont l'extension, jusqu'au réaménagement entrepris récemment par le Conseil Suprême des Antiquités,

⁽¹³⁾ En effet, un autre élément vint enrichir la légende car, à proximité de celle de Taharqa, encore dressée, d'autres colonnes renversées, avec leurs tambours disloqués au sol — cf. la célèbre lithographie de David Roberts qui en conserve le souvenir —, faisaient penser à un tas d'énormes pièces de monnaie jonchant la première cour de Karnak.

débordait largement sur le site archéologique, les vieillards appellent toujours «*maghzal*», la célèbre colonne du roi éthiopien.

Quant à l'obélisque d'Hatshepsout, dont la forme curieuse ressemblait effectivement à une aiguille géante⁽¹⁴⁾ elle n'a pas moins inspiré les esprits pour devenir partie intégrante de la légende. C'est, semble-t-il, Akachah (*i.e.* Okasha), l'un des ouvriers du chantier de Karnak, à l'époque de G. Legrain, qui l'ajouta au merveilleux du récit, pour en faire le carrelé «*dont la reine Samangouma se servait autrefois pour coudre les nattes et les corbeilles où mettre la laine filée par elle*». Mais, peut-être est-ce dans son enfance, que ses parents lui avaient déjà conté cette troublante histoire ...

DU DIEU BÈS, AU PERSONNAGE MYTHIQUE D'ABOU REGL MASLOUKHA, EN PASSANT PAR AÏTALLAH

Dans sa publication, G. Legrain nous évoque un autre personnage qui mérite, lui aussi, que l'on s'attarde un peu sur son cas. Il s'agit d'Aïtallah, dont l'auteur évoque les traits sous celui d'un monstre :

«... un gros petit homme à la face large, aux yeux brillants, au nez camus, à la langue pendante, aux bras rétractés, aux jambes torses, qui se promène grognant, bavant toujours de méchante humeur ...». (G. Legrain, *Louqsor*, p. 103).

La terreur que ce personnage fabuleux inspira autour de lui, transparaît dans le récit que l'architecte français écouta de son raïs, un jour de chantier :

«... les chiens s'enfuient devant lui, muets, la queue entre les jambes. C'est Aïtallah qui passe. Alors chacun rentre chez soi et se cache ; les marmots qui piaillent se taisent au seul nom du revenant dont la venue annonce toujours quelque mort prochaine. Le monstre attire à lui les âmes des vivants et les emporte Dieu sait où !...» (G. Legrain, *Louqsor*, p. 103).

En entendant cette histoire, G. Legrain sut faire immédiatement le lien entre le héros de cette curieuse légende et le dieu égyptien Bès (cf. Pl. XXXIX) :

⁽¹⁴⁾ C'est déjà ce terme d'«aiguilles» qu'utilisaient les Grecs, au II^{ème} siècle avant J.-C., pour désigner ces monolithes.

«... Et ce n'est pourtant que le bon vieux dieu Bisou (i.e. Bès), seigneur de la joie et de l'amour qui revient près de l'endroit où jadis il fut vénéré ...» (G. Legrain, *Louqsor*, p. 103).

Si l'identification de Bès avec *Aïtallah* ⁽¹⁵⁾ qui habitait, d'après les contes recueillis par G. Maspero, au sommet de la Porte d'Évergète, paraît évidente, il y a cependant un autre lien qui mérite également d'être mis en exergue : celui qui rattache *Aïtallah* au personnage de la légende moderne d'*Abou regl masloukha* «celui aux jambes arquées/décharnées».

En effet, dans le répertoire des histoires égyptiennes destinées aux enfants, il en est une qu'on leur raconte souvent, surtout dans le but de les rendre sages et disciplinés. Le héros de cette légende est immortalisé dans bien des magazines et livres, et emprunte précisément les traits d'*Aïtallah*, c'est-à-dire de Bès. Selon les versions éditées, les traits physiques du personnage restent caractéristiques : il est généralement représenté avec la langue pendante, un réel embonpoint, et pourvu de jambes courtes et torsées. Avec le temps, cette dernière particularité imposa le surnom le plus connu de ce monstre qui terrorise aussi bien les enfants que les adultes des hameaux égyptiens.

Le raïs Mahmoud Farouk qui me l'évoquait durant notre rencontre, ajouta que la peur qu'inspirait le personnage mythique d'*Aïtallah* ou d'*Abou regl masloukha* était omniprésente aujourd'hui encore pour la plupart des habitants de son village.

KARNAK, DE L'ADMIRATION À L'APPRÉHENSION

Si la lecture de ces légendes suscite notre curiosité, elle déclenche également des interrogations. Celle qui peut nous interpeller en priorité, est liée au sentiment de peur qui émane de ces récits dont l'histoire touche généralement, de près ou de loin, un lieu abandonné de l'Égypte pharaonique.

Afin de mieux comprendre pourquoi un tel sentiment a pu être provoqué, il est intéressant de se pencher sur l'ouvrage de l'arabisant allemand Ulrich Haarmann (cf. Pl. XL–XLI), qui rapporte dans *Das Pyramidenbuch*

⁽¹⁵⁾ Le nom d'*Aïtallah* pourrait signifier «un des miracles de Dieu», d'après le Dr. Fathy Hassanein à qui je dois cette suggestion.

Des Abu Gaʿfar Al-Idrisi ⁽¹⁶⁾, un commentaire d'*Al-Sharif Abu Gaʿfar Al-Idrissi* (1173-1251) faisant suite à sa visite de la *Birbé Al-Oksour Al-Baharia*, à savoir : Karnak.

وأذكر فيما أذكر من أخبار الزمان. وحديث حوادث الحدثن. أننى إجتزت مع أبى
رحمة الله عليه ببريا الأقصر البحرية. متجهين نحو شامة وطامة من النواحي القبلية.
وبد التخریب لم تأت بعد تلك البريا على ما أبقتة الليالى والأيام من رسومها. ولم تح
من ألواح جدرانها خطوط رقومها. وهى من أكبر البرابى ساحة / وأوسعها. وأعلاها
جدراناً وأرفعها. فما راعنى بها غير إعوالم حجارها تحت معاول الحجارين. وقد كادت صورها
المهولة لهول ما نزل بها تبدى لنا الحنين والأنين. فقال: أنظر يا بنى لما بنته الفراغة. كيف
تهده الصفاعنة. وما آسى ولا آسف إلا على فساد ما ينقله المستبصرون عنها ويعتبر
به الاعتبار منها. ولو كان لى من الأمر شيء. ما مكنت هؤلاء الجهلة من خرابها. وأى
حكمة تذهب من الأرض بذهابها ! ولقد وطئت خيل الصحابة رضى الله عنهم - لما
توجهوا إلى غزو النوبة بعد فتح مصر - هذه الأرض. وجالت فى هذه البلاد. ورأت أعين
القوم هذه الأبنية. وما إمتدت أيديهم لها بالفساد. بل تركوها عبرة لمعتبر مستبصر.
وتذكرة لخبير مستخبر.

«... De ce qui me revient à l'esprit parmi les histoires que racontent les gens, je me souviens avoir traversé avec mon père, Dieu le bénisse ! la Birbé (i.e. le temple) d'Al-Oksour Al-Baharia (qui se trouve au nord de Louqsor = le temple de Karnak), en direction de Shama et Tama (i.e. les Colosses de Memnon), sur la rive gauche. La main destructrice n'avait pas encore touché cette Birbé et tout ce que nous ont laissé, les jours et les nuits, des images, des tableaux muraux et des inscriptions. C'était une des plus vastes Barabi (i.e. temples) avec ses murs hauts et élégants et ce qui m'attriste (aujourd'hui)

⁽¹⁶⁾ U. Haarmann, *Das Pyramidenbuch Des Abu Gaʿfar Al-Idrisi*, Beyrouth 1991, pp. 45-46. Je remercie chaleureusement Madame Amani Ghanem pour m'avoir facilité le prêt de cette publication qui se trouve à l'Institut archéologique allemand du Caire, et M. Dietrich Raue qui m'a aimablement aidé pour la compréhension de certains passages de la traduction allemande. Cf. également : U. Haarmann, «Luxor und Heliopolis : Ein Aufruf zum Denkmalschutz aus dem 13. Jahrhundert n. Chr.», *MDAIK* 40, 1984, pp. 153-157.

ce sont ses pierres qui s'écroulent sous les coups des carriers et ses images majestueuses qui expriment la nostalgie et gémissent à cause de ce qu'elles ont subi».

Continuant son récit, il ajoute :

«[...] regarde mon fils, ce que les pharaons ont construit et que les agresseurs détruisent. Ce que je regrette et ne pardonne pas, c'est l'image donnée par les observateurs et la moralité qui en résulte. Si j'avais eu le moindre pouvoir, je n'aurais pas laissé ces ignorants les massacrer».

Dans le même texte, *Al-Idrissi* rappelle à son fils :

«... Les cavaliers de la Sahaba (i.e. les compagnons du Prophète) —que Dieu les bénisse— ont foulé le sol de cette terre,—en se dirigeant (vers le sud) pour envahir la Nubie, après la conquête d'Égypte,— ils se sont promenés dans la région et ont vu de leurs propres yeux ces monuments, mais jamais leurs mains ne leur portèrent atteinte. Ils les ont laissé comme exemple pour ceux qui souhaitent apprendre, et à titre de mémoire pour les experts intéressés».

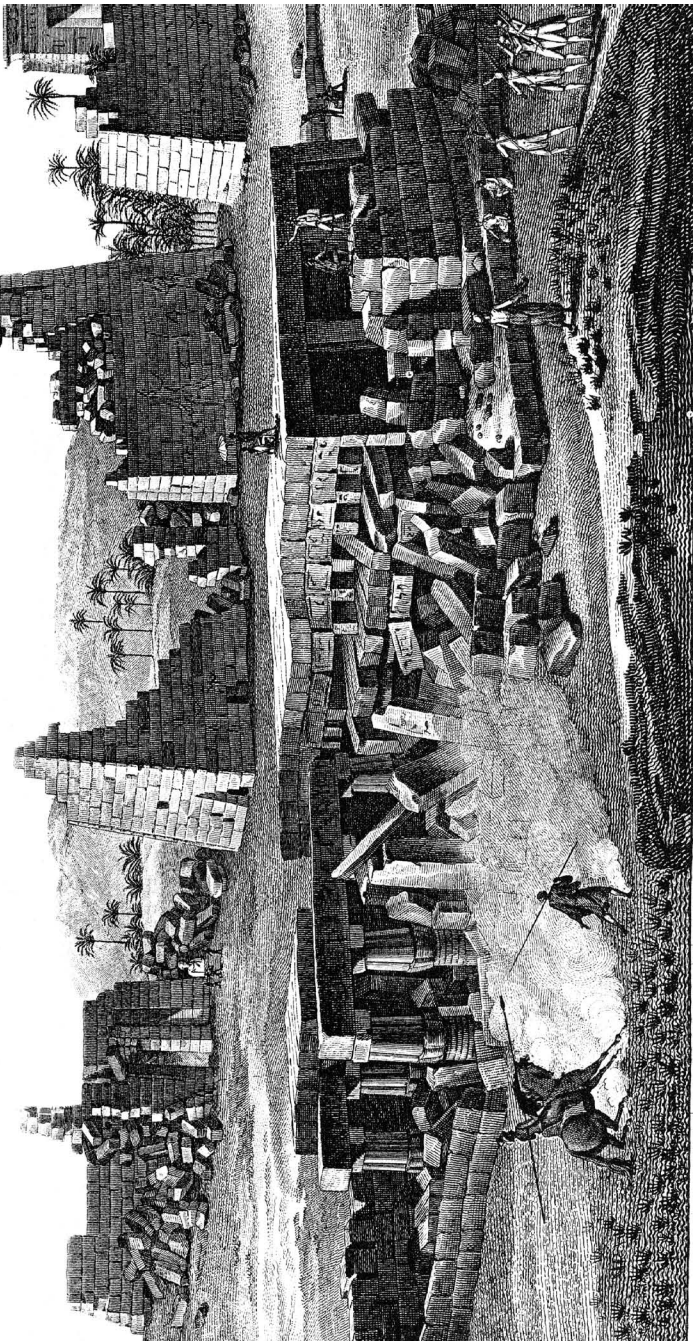
À la lumière de ce témoignage émouvant et même bouleversant, que nous avons découvert lors d'une discussion avec Fayza Heikal et Okasha El- Daly, à propos des survivances de l'Égypte antique, on constate combien les premiers Arabes ont été impressionnés par la splendeur de ces *Barabi*, notamment celle d'*Al-Oksour Al-Baharia* ⁽¹⁷⁾. Aussi, l'image négative, trop souvent répandue, voulant qu'ils auraient détruit ces lieux dits «païens», — idée reprise par nombre d'égyptologues —, ne doit pas être généralisée, ainsi que le suggère le récit d'*Al-Idrissi*, et que confirment par ailleurs des études plus récentes ⁽¹⁸⁾.

⁽¹⁷⁾ J'adresse mes vifs remerciements au Pr. Fayza Heikal pour avoir organisé un salon culturel autour du sujet passionnant des mœurs et coutumes de l'Égypte pharaonique et de leur survivance dans la vie d'aujourd'hui. Dr. Okasha El-Daly, invité d'honneur, a enrichi ce salon par ses commentaires et les références bibliographiques qu'il a généreusement mises à notre disposition. Cf. O. El-Daly, *Egyptology : The Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writings*, London 2005. Voir encore sur ce sujet : O. El-Daly, «Ancient Egypt in medieval arabic writings» dans *The Wisdom of Egypt : Changing visions through the ages*, London 2003, pp. 39-63.

⁽¹⁸⁾ Cf. G. Zaki, «Les «djinn» et les «āfarīt» de Thèbes : source mythique des légendes contemporaines», *Memnonia* XVIII, 2007, pp. 199- 217 et pl. XLVI-XLIX.

Force est de constater que l'admiration que pouvaient avoir ces visiteurs d'un autre âge, face à ces gigantesques colosses, à ces immenses murs couverts de figures fantastiques, face encore à cette écriture énigmatique dont ils ignoraient tout, a sans aucun doute également créé chez eux, une sorte d'appréhension et de réticence vis-à-vis de ces monuments grandioses qu'ils assimilaient à des «lieux de sagesse». Le temps a passé, et ce sentiment d'angoisse s'est transformé en une peur du non-dit, du non-compris, que perpétuent si merveilleusement jusqu'à nos jours ces étonnantes légendes de l'Égypte rurale, où l'inconnu, voire l'explicable, a fait place à l'imaginaire et au mythe.

planches



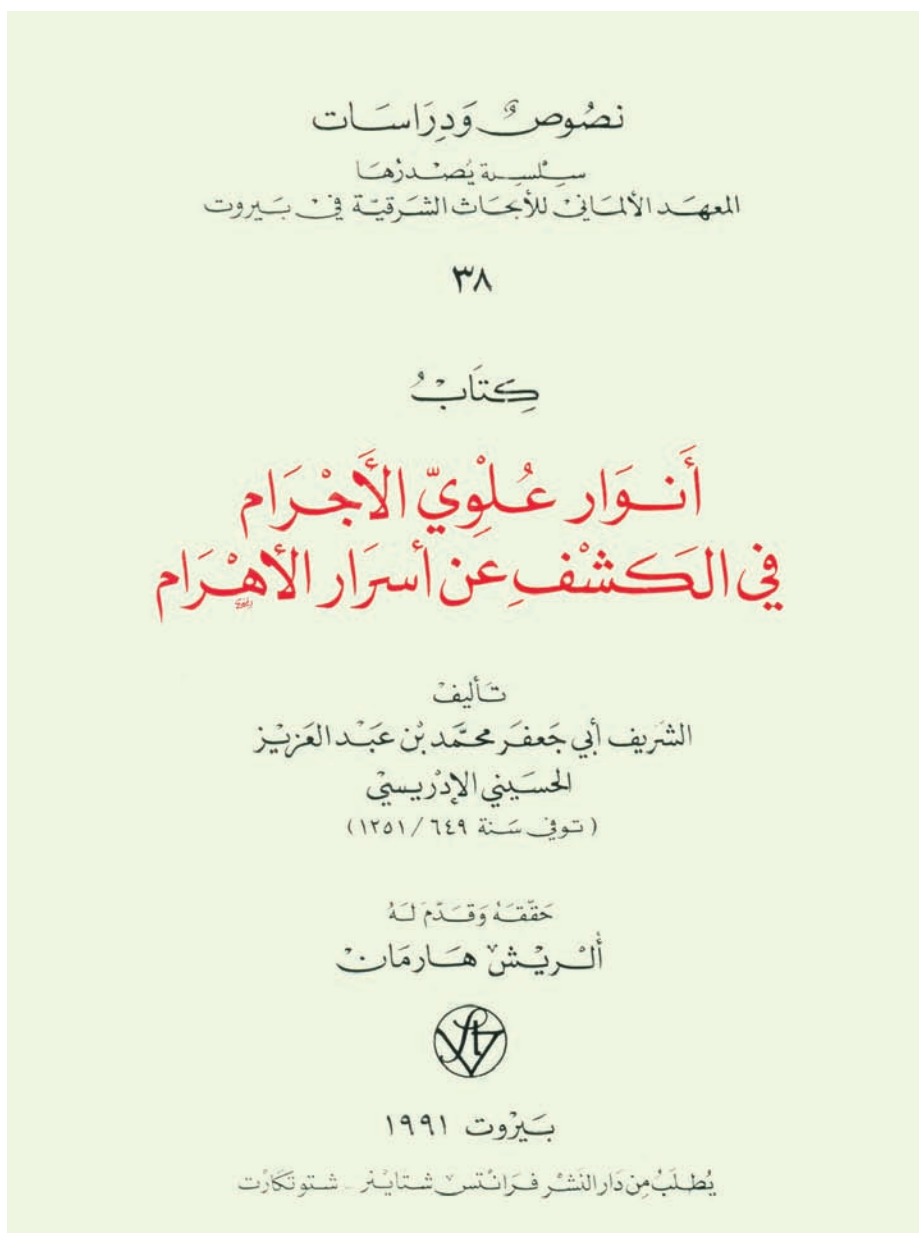
L'Akhmenou de Karnak, vu du Nord-Est, à l'époque de l'Expédition d'Égypte (1798-1801). [Dessin de François-Charles Cécile, *Description de l'Égypte*, Antiquités-Planches, vol. III, Pl. 43].



Karnak. Le kiosque de Taharqa, d'après une litographie de David Roberts réalisée le 29 novembre 1838. [David Roberts, *Egypt and Nubia*, London 1846].



Dendara. Le dieu Bès. [Cliché © Centre d'Étude et de Documentation sur l'Ancienne Égypte-CSA].



Page de titre de l'ouvrage *Das Pyramidenbuch Des Abu Ga'far Al-Idrisi* (1173-1251), traduit en allemand par Ulrich Haarmann, et édité à Beyrouth en 1991.



Page du manuscrit de l'ouvrage *Das Pyramidenbuch Des Abu Ga'far Al-Idrisi* (1173-1251).
[Handschrift P (Princeton) Ia].

TABLE DES MATIÈRES

Nouvelles et Activités de l'Association pour la Sauvegarde du Ramesseum

— Composition du Bureau de l'Association pour la Sauvegarde du Ramesseum	5
— Liste des nouveaux membres de l'ASR	6-13
— Compte-rendu de l'Assemblée générale ordinaire du 4 avril 2008. <i>Recherches et travaux réalisés au Ramesseum et dans la Vallée des Rois, durant la mission d'octobre 2007 à février 2008 [Pl. I-VIII], par Christian Leblanc</i>	15-58
— Rapport financier de l'exercice 2007, par Jean-Claude Blondeau	59-64

Études

— Chantal Heurtel. <i>Les ostraca coptes du Ramesseum</i>	67-84
— Francis Janot. <i>Une méthode d'ensevelissement inédite au Ramesseum [Pl. IX-XI]</i>	85-102
— Christian Leblanc. <i>Nehy, prince et premier rapporteur du roi. Deux nouveaux documents relatifs au vice-roi de Nubie, sous le règne de Thoutmosis III [Pl. XII-XV]</i>	103-112

Varia thebaïca

— Mahmoud Abd El-Raziq. <i>Ein Opferlied an Hathor im Ptahtempel zu Karnak</i>	115-121
— Mansour Boraik. <i>Inside the Mosque of Abu El-Haggag : Rediscovering long lost parts of Luxor Temple. A Preliminary Report [Pl. XVI-XXI]</i>	123-149
— Mohamed El-Bialy. <i>Merenptah, le vizir Panehesy et la Reine. Une statue méconnue (n° 250) de Deir El-Médineh [Pl. XXII-XXIV]</i>	151-161
— José M. Galán. <i>Seal impressions from the area of TT. 11-12 in Dra Abu El-Naga [Pl. XXV-XXXI]</i>	163-178

— Rasha Metawi. <i>The tknw and the hns-emblem : are they two related objects ?</i>	179-197
— Alban-Brice Pimpaud et Naguib Amin. <i>Un système d'information géographique (SIG) pour la sauvegarde et la valorisation du patrimoine archéologique de Thèbes-Ouest [Pl. XXXII-XXXVI]</i>	199-214
— Gihane Zaki. <i>Karnak. La transition entre passé pharaonique et présent mythique [Pl. XXXVII-XLI]</i>	215-226
Table des Matières	227-228

Planches photographiques I-XLI.